

Le Jour, 1953
19 Avril 1953

PROPOS DOMINICAUX

Ceux qui s'en vont, on s'habitue ou on ne s'habitue pas à leur absence ; ils s'en vont quand même.

Le printemps revient, les coquelicots refleurissent, les champs les plus humbles sont des brassées de fleurs. Pendant ce temps des visages familiers nous quittent et l'humanité se renouvelle. Il lui est défendu de rester ce qu'elle est et sa destinée est ce perpétuel changement.

Il y a des adieux pour les voyages de quelque durée ; et les adieux définitifs, ceux qu'on ne fait pas, mais qu'on subit ; parce qu'on ne nous laisse pas le temps de les faire.

Même sur les nécropoles, le soleil est le soleil ; **il suscite autant la vie.** Et le renouveau est plus sensible parmi les tombes. Là, la terre est mieux remuée, mieux fécondée. Elle est riche de ce qui fait les plus beaux corps et les plus belles fleurs ; et la nature y atteste sa gloire.

Les plus belles couleurs, les branches les plus chargées de promesses sont faites de notre poussière. Ce qui s'est décomposé refait le vert de la chlorophylle, l'éclat du sang, l'ardeur de la vie.

Cette saison, mieux que l'automne encore, invite qui s'y plaît aux pensées profondes. Octobre, c'est le sommeil et c'est le départ. Avril, c'est l'éveil et c'est le retour. Le retour des formes, des forces, des instincts, des intelligences. Depuis l'origine depuis les sources, la nature voile et dévoile son visage. C'est son jeu éternel. Elle est d'ombre et de lumière selon les heures, selon les mois, selon qu'une génération disparaît et qu'un autre la remplace.

La vérité est dans le mouvement qui manifeste les lois essentielles. Dans ses derniers éléments, la paix du plus beau jour est faite de déchaînements invisibles. Et d'incroyables tourbillons composent l'immobilité.

Tout ce qui vit, la terre, les astres, les mondes, tout est rotation et métamorphoses, disparitions et retours. Telles, ces comètes à l'immense traîne qui, leur message rendu, leur mission achevée, réapparaissent dans le ciel, au bout de cent années, sans défaillances.

Si nous nous attachons trop au printemps, c'est le soleil, plus ardent, qui nous en sépare. Si nous nous accrochons à l'été, l'automne des plantes nous dit qu'il est fugitif. Et le dépouillement s'élargit dans l'hiver des séparations. **Puis tout recommence.**

Qu'avons-nous de plus durable à faire que nous livrer au chant de l'infini ?

M. C.